

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.
L'An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....\$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER.....\$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25
Les abonnements se paient par chèques d'Amérique.

Le Numéro  **Cinq Sous**

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.
L'An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....\$1.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER.....\$1.50 \$2.25 \$1.50 \$1.00
Les abonnements se paient par chèques d'Amérique.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 15 AOUT 1907

80ème Année

AUX ETATS-UNIS.

17 Millions par jour.

Un article du vicomte G. d'Avenel :
Il se passera bien du temps encore avant que l'on ait fini de "découvrir" l'Amérique. Ceux qui l'habitent la connaissent à peine sous tous ses aspects, car elle se transforme sans cesse. Il y a récemment par l'Alliance française aux Etats-Unis, à venir donner une série de conférences sur notre histoire économique et sociale, j'ai profité de mon séjour parmi ce peuple, que je n'avais pas vu depuis neuf ans, pour noter les derniers faits de son histoire d'hier.

en savent tirer. La preuve, c'est que le "rendement de chaque hectare", pris isolément, a progressé depuis quarante ans, en même temps que le nombre des hectares défrichés augmentait.
Par exemple, les cultivateurs emblaient en froment 19 millions d'hectares, au lieu de 6 millions il y a quarante ans ; mais ils récoltent 12 hectolitres et demi à l'hectare, au lieu de 8 en 1867. Ils font de l'avoine sur 11 millions d'hectares, au lieu de 3 millions en 1867 ; mais, de chaque hectare, ils tiraient alors 22 hectolitres, aujourd'hui la France aujourd'hui et eux, aujourd'hui, en tirent 23.

Dans ce continent enfiévré d'affaires, la plus grande "affaire" c'est l'agriculture. Par la nature des choses, elle semblait devoir être pastorale et extensive, par le caractère des individus, elle est devenue très vite scientifique et industrielle. Les procédés souvent décrits et qui semblaient caractériser naguère le fermier transatlantique, ne sont plus les siens. Il faut en prendre son parti et modifier là-dessus les opinions qui avaient cours il n'y a pas longtemps encore.

S'ils nourrissent 20 millions de chevaux, 72 millions de bêtes à cornes et 107 millions de moutons et de porcs—c'est à dire sept fois, cinq fois et quatre fois plus que la France ne possède de ces espèces animales—ce n'est pas avec les pâtures naturelles ou avec le foin, dont ils récoltent seulement deux fois plus que nous ; c'est, pour une grande part, avec le maïs dont ils recueillent, sur 37 millions d'hectares, 23 hectolitres à l'hectare, alors que nous en recueillons 14 et demi.

On nous disait que "les Américains demandent au sol des moissons successives jusqu'à ce que la terre soit épuisée ; qu'en certains endroits, les fumiers s'accumulent dans les étables et les parcs à bestiaux, et que plutôt que de s'en débarrasser pour recouvrir les champs, on démonte les hangars et les bâisses pour aller les reconstruire dans sa lieue moins encombrée..." Or, tout cela doit être relégué dans le domaine d'un passé déjà presque légendaire.

La pousse régulière et spontanée de l'herbe est beaucoup plus rare qu'on ne pense dans l'ensemble des Etats, dont beaucoup ont à lutter avec la sécheresse. Mais ils suppléent à ce qui leur manque par l'herbage artificiel, par l'alfa, ce foin des climats arides. Ils ont recours au cactus, que ses épines semblent défendre de l'approche du bétail. Moyennant une dépense de 12 fr. par jour—représentant 36 livres de gazoline—un valet de ferme brûle sur pied les extrémités épineuses d'environ 4,500 kilos de cette plante sauvage, qui, mise ainsi hors d'état de nuire, est absorbée avec avidité par les animaux.

Le contraste subsiste entre le nombre des hommes et l'étendue des terres, et il se fonde toujours des villes où se transportent à la fois des hôteliers et des artisans, des fournisseurs, des journalistes et des waitmen de tramway, de tout enfin, sauf de ce que nous appelons en France des "bourgeois", espèce ici inconnue. Je viens de rencontrer sur ma route pas mal de ces villes-villages, à maisons sans rues, à rues sans maisons, et surtout sans pavages, que desservent des cars électriques filant tantôt sur des pistes de gazon, tantôt entre des fondrières d-boue. Mais l'ère chaotique et primitive a pris fin dans ces champs acquis à la propriété privée, et l'agriculture américaine poursuit son ascension par des voies tout autres que celles où on l'avait vue débiter.

Allez au pied des montagnes Rocheuses : ces "déserts d'alkalis", qui figurent encore sur nos cartes d'Amérique, au même rang que le Sahara, et que les géographes nous donnaient hier comme impropres à toute culture, l'intelligence de l'homme est en train de les transformer en un jardin maraîcher, en une aire d'élection pour la betterave sucrière et pour toutes sortes d'arbres à fruits. J'ai vu des hectares d'"alkalis" qui vendaient 75 francs il y a trois ans et sur lesquels on récolte aujourd'hui pour 3,500 francs de cantaloupes.

Aussitôt qu'elle vit les rendements cesser d'être rémunérateurs, elle se réforme. Non seulement elle fait maintenant le plus large usage des engrais artificiels et elle adopte un assolement qui n'a rien de fantaisiste, mais elle modifie la nature de ses récoltes. Les premiers pionniers, préoccupés, il y a trente et quarante ans de "faire de l'argent" immédiat, avaient cultivé n'importe quoi, n'importe où ; ceux d'aujourd'hui appliquent leur terroir aux produits qui lui conviennent davantage. Les Etats du Nord-Est (New-York, Ohio, Pennsylvanie), découragés par les résultats misérables de leurs emblavements, abandonnent le blé et se tournent vers l'avoine, l'herbe et l'industrie laitière, pour lesquels ils sont admirablement doués. Dans le Sud, des fermes à coton, rapportant net 63 francs l'hectare, ont été converties en fermes à bétail et à foin, donnant un bénéfice triple.

Ce qu'on nomme "alkali" est un composé variable de sels—chlorures, carbonates et sulfates de soude—distribués par le hasard sur le sol vierge, tantôt répandus à la surface tantôt accumulés à quelques pieds sous terre, dans une proportion qui atteint 6 pour 100 jusqu'à un mètre de profondeur. Ces sels sont un présent historique ou préhistorique des montagnes environnantes. Ils sont descendus des hauteurs, charriés par les torrents et les pluies. Mais ce que l'eau a fait, elle peut toujours le défaire. Il suffit d'inonder la fine poussière blanche qui recouvre ces terres, à jamais stériles semblait-il, pour voir l'alkali se dissoudre et fondre comme un morceau de sucre dans un verre d'eau.

On s'aperçoit alors que ces sels incommodes ne sont autre chose qu'un merveilleux engrais chimique, d'une valeur inestimable, dont la nature a gratuitement doté le pays. Seulement elle n'est montrée trop généreuse ; elle en a mis dix ou vingt fois trop ; il faut enlever l'excédent, qui brûle les plantes au lieu de les faire pousser. Une fois le principe posé, le cultivateur américain en a tiré la déduction ; il a réglé ses irrigations et ses drainages.

Il y a là une culture très savante, une pénétration intime du sol, à qui l'on doit dérober ses secrets. Tout cela ne rappelle en rien le défricheur de naguère et dépasse même nos laboureurs d'Europe. Le propre de la science agricole, en Europe, est de n'être généralement bien connue que des personnes étrangères à cette profes-

sion. La science de l'Américain est petite et de courte visée ; mais elle est très répandue, tout de suite accueillie et appliquée. Aussitôt convaincu, et il n'est pas long à convaincre quand on lui montre une piste avantageuse, il ne délibère pas et change aussitôt ses méthodes, ses outils, ses semences. La fabrication du sucre de betterave augmente ainsi avec rapidité : voici dix ans les Etats-Unis n'en produisaient que 30,000 tonnes ; ils atteignent 350,000 tonnes aujourd'hui.

L'Amérique, on le sait, s'essaye à la vinification, sans y réussir beaucoup jusqu'à présent. Pourtant les cépages de Californie sont propres à fournir du vin commercable, puisqu'ils viennent de servir à reconstituer nos vignobles français. Détail curieux : les vignes de la-bas souffrent, elles aussi, du phylloxera, depuis quelques années, et leurs propriétaires viennent à leur tour en Europe acheter leurs anciens cepages, munis de nos greffes, pour les replanter chez eux.

La science de l'Américain est petite et de courte visée ; mais elle est très répandue, tout de suite accueillie et appliquée. Aussitôt convaincu, et il n'est pas long à convaincre quand on lui montre une piste avantageuse, il ne délibère pas et change aussitôt ses méthodes, ses outils, ses semences. La fabrication du sucre de betterave augmente ainsi avec rapidité : voici dix ans les Etats-Unis n'en produisaient que 30,000 tonnes ; ils atteignent 350,000 tonnes aujourd'hui.

La science de l'Américain est petite et de courte visée ; mais elle est très répandue, tout de suite accueillie et appliquée. Aussitôt convaincu, et il n'est pas long à convaincre quand on lui montre une piste avantageuse, il ne délibère pas et change aussitôt ses méthodes, ses outils, ses semences. La fabrication du sucre de betterave augmente ainsi avec rapidité : voici dix ans les Etats-Unis n'en produisaient que 30,000 tonnes ; ils atteignent 350,000 tonnes aujourd'hui.

UNE MALADIE PELVIENNE

Don't Peruna Me Guérit en Très Peu de Temps

SAPAIT MA VIE



Mrs. Sophia Caldwell, 1112 McGavock Street, Nashville, Tenn., écrit :

"Après m'être traitée pendant un an sans soulagement pour une leucorrhée résultant d'une descente de l'utérus, qui sapait mes forces vitales, je finis par essayer Peruna, et quand je trouvai qu'il m'aidait tous les jours, c'était presque trop bon pour y croire.
"Mais il ne m'a pas seulement soulagée, il m'a guérie et en très peu de temps. Je jouis maintenant de la meilleure santé."
"Je suis forte et n'ai plus de douleurs et je crois certainement que toute louange et honneur sont dûs au Peruna."
Des milliers de femmes liront le témoignage ci-dessus de Mrs. Caldwell.
Des milliers de femmes seront persuadées d'essayer le remède qui l'a guérie.
Des milliers de femmes auront la même expérience qu'elle.
Peruna est le remède dont elles ont besoin. Peruna vient comme une bénédiction pour les femmes qui souffrent.
Mrs. John Hopp, Webster Ave., Glendale, L. I. N. Y. a aussi été guérie de catarrhe pelvien par Peruna.

litude de ses facultés mentales et prétendent qu'il était sujet à de brusques colères ; la paix du futur ménage en aurait été parfois troublée.

La Chambre de Commerce de Chicago fait appel au président Roosevelt.

Chicago, 14 août.—La Chambre de Commerce de Chicago a envoyé une pétition au président Roosevelt le priant d'intervenir pour effectuer le règlement des divergences qui se sont élevées entre les télégraphistes et les diverses compagnies.
Dans cette pétition les membres de la Chambre de commerce font remarquer au président que la situation est des plus graves et qu'il est nécessaire pour éviter une catastrophe économique que la grève soit promptement terminée ; que le public américain en général souffre de cet état de choses et que les difficultés entre les grévistes et les compagnies pourraient être facilement réglées par l'intermédiaire des autorités de Washington qui dans la confiance peuvent prendre le rôle d'arbitres.

Drame de famille à Versailles.

L'Abeille a fait dans ses dernières pages, le récit du navrant drame qui s'est déroulé au sein d'une famille à Versailles. Ajoutons à ce récit de nouveaux détails.
M. Huntington père est mort le soir vers six heures, sans avoir rien su du terrible drame qui s'était déroulé à côté de lui.

L'enquête.

M. Hirsch, juge d'instruction commis par le parquet de Versailles à convoquer dans son cabinet Mme Henry Huntington, la femme du meurtrier, ainsi que le père et la mère de celle-ci, M. et Mme Danis, qui sont arrivés à Versailles, venant de Château-Thierry, au reçu d'un télégramme que leur adressa leur fille aussitôt après le drame. L'entretien de ces témoins avec le magistrat a duré fort longtemps.

Chez Mme Henry Huntington.

Comme nous le disions tout d'abord les blessures de Miles Edith, Elisabeth et de M. Douglas Huntington ne sont pas dangereuses. Mais par contre, l'état de M. Alonso, qui a été atteint à l'aisselle droite, est toujours des plus graves.
Nous avons pu nous entretenir avec Mme Henry Huntington à l'hôtel Suisse, où elle est descendue avant-hier en arrivant avec son mari à Versailles écrit un correspondant. Voici les renseignements qu'elle nous a donnés :
Ces jours derniers, mon mari reçut à Château-Thierry, où nous habitons, un télégramme l'informant que son père, atteint d'une congestion pulmonaire, était dans un état fort grave. Nous décidâmes aussitôt de venir ici. Dimanche, nous arrivâmes vers six heures et descendîmes à cet hôtel, qui est peu éloigné de la rue de Neaupré.
Mon mari paraissait très énérvé par la fatigue du voyage. Il ne cessait de dire : "Pourvu que mon père vive encore ! Quel accueil vont me faire mes frères et mes sœurs ?" Il me quitta vers six heures et demie. Il paraissait à ce moment plus calme.
Tout à coup, il reparut, affolé, et me dit en balbutiant :
"Je viens de faire un malheur. Ils ont voulu me chasser. Je me suis défendu. Ma sœur, parce que je ne voulais pas embrasser ma mère, m'a tiré la barbe. Mon frère Douglas a essayé de me frapper. Alors, j'ai tiré... plusieurs fois... Ils sont tombés... Qu'est-ce que j'ai fait ?"
Presque aussitôt on frappa à la

Dr. Caldwell's Kidney Pills.

Dr. Caldwell's Kidney Pills... (Text partially obscured)

Dr. Caldwell's Kidney Pills.

Dr. Caldwell's Kidney Pills... (Text partially obscured)

Dr. Caldwell's Kidney Pills.

Dr. Caldwell's Kidney Pills... (Text partially obscured)

Pour un Tir à la cible portez cinq cents à l'épicier et demandez un paquet de **Zu Zu** "GINGER SNAPS" Vous ferez mouche à chaque coup. NATIONAL BISCUIT COMPANY



JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE... (Text partially obscured)
W. G. TEBALT,
Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane
217 RUE ROYALE.